

Gouverner

Charles MELMAN

Montpellier Samedi 27 mars 2004

Je trouve qu'il est drôle que Freud ait pu dire que « gouverner » faisait partie des métiers impossibles. C'est drôle parce que le peu d'histoire que nous avons conservée - je dis le peu parce qu'elle remonte sur même pas 3000 années, ce qui est vraiment très court - mais elle montre que gouvernés nous n'avons pas cessé de l'être ; et puis bien évidemment et fort normalement ça continue.

Eduquer, on peut dire que de même. L'éducation, depuis un nombre d'années sensiblement égal, c'est-à-dire depuis que nous en avons des traces c'est-à-dire il y a quand même 2500 ans, ça ne cesse pas.

Alors psychanalyser, c'est un peu plus court, c'est un peu plus bref, mais enfin psychanalyser c'est également ce qui continue de se produire depuis maintenant 100 ans.

Alors qu'est-ce que Freud voulait dire en estimant que ces trois activités relevaient de l'impossible, si ce n'est bien entendu qu'elles concernaient, toutes les trois, ce qui fonctionne effectivement comme un impossible - j'en ai touché un petit mot hier soir - c'est-à-dire le Réel. C'est de ça dont il est question pour nous chaque fois. Et que le Réel ne se prête pas à la maîtrise comme on pourrait l'imaginer. Ceci étant, cette remarque préliminaire étant faite, c'est-à-dire simplement le fait de souligner dans la formulation de Freud cette dimension de l'impossible et dimension à laquelle Lacan a donné son statut - je reviendrai rapidement là dessus pour ceux qui ne sont pas familiers avec ses travaux.

Ceci étant, il faut bien dire que la psychanalyse nous apprend beaucoup sur la question du gouvernement des hommes et des femmes et peut-être vaut-il mieux, je dirais, en parler dans notre intimité dans la mesure où il est certain que son savoir sur la question ne peut manquer de donner un excès de pouvoir à ceux qui sont en position de gouverner. Je veux dire que si un jour un psychanalyste s'avisait d'écrire ce que Machiavel a rédigé autrefois pour Le Prince, c'est-à-dire ce qu'il fallait lui enseigner pour qu'il puisse se maintenir au pouvoir, eh bien ce psychanalyste ne manquerait pas, je dirais, d'alimenter tous les excès de pouvoir possible car - et c'est la thèse que je vais essayer de vous faire partager - nous sommes des animaux éminemment gouvernables et nous avons les uns et les autres un appétit que l'on peut juger désolant ou pas mais un appétit à être gouvernés. Nos réclamations, nos exigences de liberté s'avèrent difficilement résister à l'épreuve - et j'en parlerai, j'en dirai également quelques mots tout à l'heure.

Alors, si vous voulez d'abord, qu'est-ce que la psychanalyse peut nous apprendre sur la question du gouvernement des hommes et des femmes ? Dans la tradition culturelle, philosophique, littéraire, qui concerne cette question, on peut très bien comprendre que la figure de l'autorité, la référence, qui sert au pouvoir à se maintenir et je vous invite tout de suite à distinguer - c'est une distinction que la psychanalyse éclaire parfaitement - la différence entre autorité et pouvoir. Le pouvoir c'est les représentants en quelque sorte dans la cité de l'autorité. Les représentants dans la cité de l'autorité sont ceux qui se réclament donc de cette instance pour légitimer leur pouvoir. Si certains d'entre vous s'intéressent à la façon dont ceci s'est organisé dans notre histoire, je les renvoie à un ouvrage excellent, et qui je pense les passionnera, d'un spécialiste qui s'appelle Senellart et qui a publié au Seuil dans

la collection Travaux « *Les arts de gouverner* », et qui raconte comment depuis la chute de l'empire romain s'est forgée dans la conscience occidentale l'idée du gouvernement. Et vous verrez, c'est passionnant dans la mesure où vous voyez très bien comment l'autorité séculière, comment le pouvoir séculier, a dû prendre appui sur une référence, sur une autorité, qui à l'époque était incarnée par l'Eglise, et donc toute l'histoire occidentale traversée par cette dualité souvent critique, souvent conflictuelle, entre le pouvoir séculier, les agents de l'ordre, les rois, les empereurs, les princes, et puis cette autorité qui leur conférait légitimité et qui était l'autorité ecclésiastique et qui pouvait bien entendu entrer en conflit avec elle c'est, je dirais, permanent. Cette dualité, elle existe toujours de nos jours même si cette référence est devenue virtuelle, n'est plus incarnée, mais dans l'origine démocratique les représentants du pouvoir se réfèrent toujours à cette instance, symbolique, virtuelle, mais qui est représentée bien entendu par, par exemple la figure que l'on donne, la République, mais qui est, je dirais, qui décide en fonction du vote des citoyens et qui donc confère légitimité aux représentants du pouvoir. Il y a toujours cette dualité entre les représentants séculiers du pouvoir et leur référence à l'autorité qui les légitime même si aujourd'hui cette légitimation est populaire, n'est plus divine comme autrefois, mais c'est ce qu'on appelle le progrès démocratique si elle est aujourd'hui populaire. Eh bien, je fais cette brève excursion, ce bref rappel, pour vous dire que traditionnellement cette instance donc qui est celle de l'autorité est toujours pensée comme incarnée donc, je dirais, par la force, ce qui en dernier ressort impose aux uns et autres d'avoir la conduite exigée. Cette force, vous pouvez l'imaginer comme étant là représentée par ce que vous voulez. Un bâton. Le bâton. Si vous allez vous référer au savoir psychanalytique, vous allez dire avec Freud, la libido, c'est la libido qui nous commande, c'est ce que dit Freud. C'est aussi une forme de bâton. Vous voyez là que le bâton prend une allure, je dirais, plus précise, et Lacan l'appellera le phallus. C'est ce qui nous régit, c'est ce qui nous commande. C'est bien ce à quoi en tant qu'être parlant nous sommes les uns et les autres soumis. Et il est clair qu'il n'y a de gouvernement possible des hommes que dans la mesure où il y a chez chacun d'entre nous cette place creusée, cette place présente, et qui est celle qui en quelque sorte fait support à cette instance de l'autorité, et qui fait que nous attendons que vienne à cette place celui qui dans le monde de la réalité nous commandera. Nous ne serions pas des êtres gouvernables, comme nous le sommes, car il ne faut pas, il ne faut pas exagérer, nous nous rencontrons tous, je dirais, aux mêmes heures, aux mêmes moments, dans les mêmes lieux, au même travail, avec les mêmes pensées, avec les mêmes désirs, avec les mêmes volontés, nous sommes les uns et les autres aussi moutonniers que parce qu'il y a chez chacun d'entre nous cette place présente, dans la psychée de chacun, qui est celle d'un pouvoir qui va régler, décider, de ces conduites et nous attendons que dans la réalité celui-ci soit représenté. Autrement, autrement, nous ne marcherions pas. Il est bien évident que si nous nous amusons avec les animaux à les rendre domestiques, c'est pour essayer de voir de quelle manière la substance animale justement est capable d'apprendre ce que c'est que le pouvoir. A la limite, comme nous le savons, les animaux ne sont pas tous forcément domesticables, mais enfin c'est ce qui nous fascine, jusqu'à quel point nous pourrions les rendre aussi serfs que nous le sommes nous-mêmes. Et si nous sommes serfs, c'est parce que nous le sommes d'abord à l'endroit de cette instance qui nous commande et que Freud appelle la libido et que Lacan appelle le phallus. Et ça continue.

Sauf que Lacan va apporter là dessus un point essentiel c'est-à-dire celui de montrer que le pouvoir se légitime non pas d'une instance, le pouvoir séculier, politique, se légitime non pas d'une instance, libido, phallus, mais – c'est ça qui est incroyable – d'une place. C'est un problème de topique. Il y a une place d'où ça nous commande et à cette place peuvent venir de toutes autres choses que le bâton, que le phallus, que la libido. Et je dois dire que cet apport est considérable car il nous permet beaucoup mieux de démêler non seulement ce

que sont les diverse formes politiques dans lesquelles nous fonctionnons mais également ce qu'il en est des manifestations du pouvoir dans notre vie privée et à laquelle nous nous heurtons régulièrement, constamment. Par exemple, ce qui peut très bien venir à cette place c'est non pas donc le maître mais le savoir. C'est le savoir qui vient là éventuellement nous commander. Et vous avez, avec une telle référence, la compréhension et l'analyse claire de toutes les formes bureaucratiques d'exercice du pouvoir, c'est-à-dire les totalitarismes. Les totalitarismes, on croit que ça s'exerce à partir, je dirais, de la référence au bâton, les totalitarismes s'exercent au nom d'un savoir, le savoir qui vient à la place du commandement et qui nous dirige. Et si vous prenez les deux grands totalitarismes qui ont marqué l'histoire récente de l'occident, vous voyez aussitôt de quelle manière c'est au nom d'un savoir et par le pouvoir d'une bureaucratie que ce sont manifestés et que se sont exercés ces pouvoirs.

Et comme vous vous en doutez à une époque où le savoir prend la place que nous lui connaissons, en particulier le savoir scientifique, vous êtes en mesure d'emblée de prévoir les conséquences, je dirais, de cette prévalence et vous savez déjà très bien comment aujourd'hui, par exemple, le savoir biologique représente aujourd'hui l'une des formes du pouvoir qui transforme nos existences ou qui transforme nos vies et ça va continuer. C'est pas, je dirais, il n'est pas accessoire de prendre la mesure de ce point, de ce fait. Alors vous me direz, bon, finalement, est-ce que c'est tellement, tellement, un progrès ? est-ce qu'après tout il ne suffit pas d'imaginer que bon comme nous aimons cette instance, qui est celle de l'autorité, qu'elle est celle qui anime le transfert, est-ce que c'est tellement, est-ce que c'est un progrès supplémentaire que de lui attribuer le savoir ou bien est-ce que ce n'est pas un caractère qui lui est inhérent ?

Un pas de plus. Il y a une autre façon, éminente, de faire valoir le pouvoir - et celle-là ceux d'entre vous qui n'y sont pas avertis, s'y attendent beaucoup moins et je pense contesteront davantage cette forme - c'est la souffrance de la demande, la demande en souffrance. Mettez à cette place du savoir la demande en souffrance, la souffrance de la demande, et vous avez l'une des formes de pouvoir qui peut être les plus dramatiques et les plus sanglantes qui soient. Est-ce qu'historiquement vous en voyez l'expression ? Assurément. Il suffit qu'un peuple se trouve en souffrance de légitimité pour que vous voyiez venir pour lui à la place du pouvoir cette demande déferlante, puissante, irrésistible, et qui comme vous le savez a des conséquences pratiques, immédiates, et développe une argumentation qui, je dirais, ordinairement ne peut qu'entraîner la sympathie. Parce que dans la mesure où il y a chez chacun de nous une demande en souffrance, qui reste en souffrance, il y a chez chacun d'entre nous un appel qui n'a jamais été satisfait et qui ne le sera jamais, nous ne pouvons être qu'en sympathie lorsqu'une collectivité s'organise autour de cet appel, de cet appel à un père qui viendrait reconnaître ses enfants ou bien des enfants qui viendraient légitimer le père qui a été bafoué, qui a été méconnu, qui a été récusé, qui a été vaincu, avec bien entendu cette utopie d'une réconciliation qui viendrait enfin entre le père et ses enfants, l'amènerait, je dirais, au bonheur enfin d'une filiation dont nous savons, dont nous savons depuis Oedipe qu'elle ne peut exister. Mais en tout cas dans cette situation de l'appel, de la demande, eh bien il y a cette utopie de la réconciliation à venir, en tout cas du devoir là à accomplir. Donc vous reconnaissez dans cette figure ce que Freud a pu individualiser comme hystérie collective, parce que c'est bien de cela dont il est question, et dont la force est éminemment présente dans notre culture et à notre époque. Lorsque l'on étudie l'hystérie collective on va volontiers, on va chercher ces manifestations dans l'histoire (inaudible) St Médard etc, etc... mais parce que nous ne sommes pas trop tentés de voir comment nous-mêmes nous sommes coincés, je dirais, dans ses ressorts.

Donc vous voyez que cette remarque faite, permise, par la psychanalyse que le pouvoir ne s'autorise, s'autorise moins d'une instance que d'une place, d'un lieu qui peut être occupé par des instances diverses : le bâton, le bâton-maître, le savoir, la demande en souffrance, collective, - et je dois dire qu'aujourd'hui ces demandes en souffrance collectives, c'est l'une des formes de pouvoir que nous respectons, que nous respectons le plus, peut-être même la dernière que nous respectons éminemment, à qui nous pardonnons de prendre la forme du pouvoir - mais vous voyez comment cela nous éclaire sur la question des façons dont nous sommes, je dirais, aptes à être gouvernés. Ici je vais très vite sur un dernier point concernant cette question.

Et la psychanalyse. Est-ce qu'elle peut faire pouvoir ? Parce que ça a été dénoncé. Mon ami Robert Castel a écrit, il y a déjà longtemps, un bouquin qui s'appelait « *Le psychanalisme* », je ne sais pas s'il l'écrirait encore aujourd'hui mais enfin il arrive que l'on dénonce ce qui serait le pouvoir psychanalytique. Eh bien, il se trouve, il se trouve que ce n'est pas possible. Il se trouve que ce n'est pas possible parce que ce qui fait pouvoir en psychanalyse – et c'est là aussi un apport essentiel de Lacan sur lequel j'incite ceux qui se sont intéressés à ses textes à s'arrêter – le pouvoir en psychanalyse ne relève pas de la voix, V O I X. La voix est toujours un agent éminent du pouvoir. La voix. Eh bien, malgré ce que l'on pense, en psychanalyse, ce n'est pas la voix - V O I X – qui est susceptible de faire pouvoir, c'est le déchiffrement de la lettre. Et le déchiffrement de la lettre – mais je ne peux pas m'étendre là dessus – est ce qui, je dirais, introduit chez chacun une remarquable hygiène à l'endroit des diverses formes du pouvoir. Je veux dire c'est ce qui nous permet, ce pouvoir, à la fois de le respecter parce que c'est un fait de structure, ce n'est pas un fait de l'histoire, ce n'est pas un accident ni un fait de la culture, c'est un fait de structure à la fois le respecter mais en même temps de prendre avec lui la distance correcte qui convient. Et donc, il y a une incompatibilité, je dirais, logique à vouloir parler de ce qui serait un pouvoir psychanalytique à part chez ceux qui voudraient faire de leur théorie un système du monde. Mais s'ils respectent justement la mise en place de l'impossible telle que Freud l'a fait, l'a faite avec sa formule que j'ai notée tout à l'heure, ils savent qu'il n'y a pas de système du monde, il y a un impossible à tout système du monde. Ça ne se peut pas un système du monde. Vous ne pouvez pas conclure, vous ne pouvez pas vous arrêter, dire : voilà c'est comme ça et c'est fini et il y a plus rien à dire. La grande idée hégélienne c'est une blague et d'ailleurs on n'en a jamais vu la réalisation, sauf dans les régimes totalitaires.

Alors cette mise en place nous permet de mieux saisir, je dirais, ce qui est notre pathologie habituelle et vaine, qu'elle soit individuelle ou politique ou collective, à l'endroit des diverses formes du pouvoir. Parce que depuis justement qu'il existe nous ne cessons de nous battre, avec lui parce que nous en serions des adeptes ou contre lui. Je veux dire que nous sommes les animaux qui ne se sont jamais guéris de la maladie que leur inflige ce pouvoir qu'ils aiment et qu'ils récusent à la fois. Pourquoi est-ce qu'ils l'aiment ? Pourquoi est-ce que nous l'aimons ? Eh bien - c'est bien désagréable à constater - mais si nous ne sommes pas dirigés, si nous ne trouvons pas un type de prescription, d'ordre, de recommandation, de loi, d'où nous recevons nos messages, nos propres messages, eh bien nous sommes perdus. Nous sommes libres et foutus. Ça veut dire que nous ne savons plus ce que nous voulons. Nous sommes libres de vouloir tout ce qui pourrait nous chanter mais nous ne savons plus ce que nous voulons. Et nous ne savons plus ce qu'il y a à respecter.

Dans ce bouquin que j'ai fait, je parle des jeunes et, je dirais, de l'admiration que j'ai pour eux dans la mesure où justement ce qui est aujourd'hui pour eux la crise des pouvoirs aussi bien de toutes les figures de l'autorité sauf de la dernière dont je parlais c'est-à-dire de la souffrance de la demande, c'est la seule qu'ils sont susceptibles d'accepter avec générosité. Eh bien, nos jeunes, je les admire dans la mesure où ils sont obligés d'inventer leur vie. Alors en tant que parents nous ne comprenons pas ce qui leur arrive alors que nous avons nous-mêmes contribué, en notre temps, à défaire le respect qui pouvait s'attacher aux

diverses figures du pouvoir - nous avons passer notre temps à en jouer, à le contourner, à le dénoncer, à montrer que finalement la marginalité était bien plus intéressante et plus drôle que les règles, que le respect de la loi etc...- et nous avons légitimement, je dirais, réussi à amener une jeunesse à se trouver à cet égard remarquablement libre et du même coup inquiète et anxieuse quant à ce qu'elle peut vouloir, quant à ce qu'elle peut désirer. Et c'est pourquoi, je dis bien, je suis chaque fois admiratif sur d'abord le coup d'œil critique qu'ils ont sur la situation antécédente c'est-à-dire la situation familiale ... je pourrais vous en donner une multitude d'exemples, celle par exemple où les parents – vous reconnaîtrez les figures de notre contemporanéité – où les parents par exemple invitent les enfants, après le repas du dimanche, à ce qu'on fume un pétard ensemble - je pense que ça ne vous paraît pas extraordinaire ce que je raconte - et le malaise des gosses, des jeunes, devant ce que, eux, - la question est de savoir d'où est-ce que ça leur vient, ça c'est une question importante le malaise des jeunes - devant ce qu'ils éprouvent comme ne convenant pas, à quoi ? ils ne savent pas très bien mais comme ne convenant pas, comme n'étant pas ce qui est forcément le mieux, et de voir donc des jeunes tâchant, essayant, comme ça, de s'organiser en couple ou en collectivité, de s'organiser des systèmes, des relations, des rapports, et c'est très difficile, c'est très difficile de ne plus être gouvernés et d'avoir à se trouver sa propre gouvernance. Je vous donne cet exemple à un niveau qui est déjà collectif celui d'une classe d'âge, mais nous savons de quelle façon chez chacun d'entre nous, dans sa subjectivité, s'est organisée cette défense contre le pouvoir. Qu'il soit représenté, qu'il soit maternel, et qui n'est pas le même que le pouvoir paternel, il n'est pas du même ordre puisque justement le pouvoir maternel il s'exerce davantage du côté de la demande en souffrance et que le gosse a à satisfaire, qu'il a à réparer. Et puis, ou bien qu'il s'adresse du côté de l'impératif paternel qui est d'avoir à continuer la lignée c'est-à-dire de mener une vie qui est d'emblée, je dirais, tracée pour lui, qui est écrite à l'avance, et où sa part d'initiative, où sa part de vie propre, est éminemment réduite, il a une tâche à accomplir, la tâche de reproduire, la tâche d'entretenir un patrimoine, d'entretenir une tradition, d'entretenir une histoire. Et puis il y a aussi ce qui est encore plus essentiel, je veux dire l'opposition contre ce pouvoir représenté par la libido et les diverses façons, qu'elles soient obsessionnelle ou hystérique, de prendre du recul par rapport à elle, voire de la nier, et ça donne, ça donne les résultats évidemment qui lorsqu'ils ne sont pas sublimés, ils peuvent être sublimés, mais lorsqu'ils ne le sont pas, cela donne des résultats qui ne sont pas fameux, l'opposition évidemment contre les figures du savoir, d'un savoir que nous pourrions estimer excessif par ses exigences ou par son totalitarisme.

Donc tout ceci pour vous dire comment finalement - et moi je crois que c'est bien comme ça que nous pourrions l'inscrire sur nos tablettes – nous sommes vraiment, nous avons une pathologie du rapport au pouvoir qui, je dirais, se manifeste sans recours ni culturel car nous ne trouvons pas dans la culture une façon honorable d'en sortir, sans recours culturel, sans recours religieux, sans recours savant, nous ne trouvons pas de savoir qui nous permette, je dirais, de prendre une position correcte à l'endroit du pouvoir et à vrai dire il n'y a vraiment que la psychanalyse qui devrait, devrait – je le mets au conditionnel – nous permettre à cet égard d'être tranquille, autrement dit d'être dans une position juste. Et comme vous le savez ça semblerait le point le plus difficile car ceux d'entre vous qui vous intéressez à l'histoire du mouvement analytique savaient que déjà au temps de Freud ça bardait fort de la part des élèves qui récusaient son autorité, son pouvoir, son savoir, à tort ou à raison. Moi j'ai eu la chance de rencontrer quelques viennois contemporains de Freud et dont certains l'avaient sinon connu du moins approché. Et chaque fois que j'avais la chance d'être en présence de ces antiques figures, je ne manquais jamais de leur demander « *Alors Freud, comment était-il ?* » « *oh ! il était bien, il était bien, mais avec ses élèves il était quand même un peu dogmatique* ». C'est intéressant que ce soit l'image qui ait pu rester de lui et peut-être, effectivement, l'était-il, mais cela montrerait simplement que lui-même

n'était pas venu à bout de ce problème : comment avoir un rapport correct à l'endroit du pouvoir, à l'endroit du savoir, à l'endroit de la libido et donc, du même coup, comment avoir vis à vis des élèves à la fois le pouvoir et le respect qui conviennent ; ça c'est pas facile, c'est pas évident du tout.

Alors puisque c'est là l'un des points qui concerne le plus éminemment, je dirais, l'enseignement de Lacan, Lacan, lui, quelle est la forme de pouvoir qu'il exerçait sur ses élèves parce qu'on lui a reproché à lui aussi d'être dogmatique, impérieux, intolérant. Et on a vu, périodiquement, comme ça, une flopée de satellites, une flopée d'étoiles promises au meilleur avenir, s'écarter de lui, n'est-ce pas, on était sans cesse dans le big bang, l'univers ne cessait comme ça d'être en extension, on voyez les amis, les frères, les copains, ceux que l'on aimait bien, avec qui on travaillait, on les voyez, périodiquement, comme ça, fiche le camp dans un univers en expansion et quand on leur demandait mais qu'est-ce qui arrive ? pourquoi ? etc... d'abord ils semblaient pas tellement, je dirais, sûrs, leur éloquence semblait incertaine, sur ce qui les motivait mais en tout cas ils ne manquaient pas de dénoncer chez ceux qui étaient plus jeunes la force du transfert qui faisait qu'ils étaient aveugles, qu'ils n'étaient pas capables, comme eux, qui étaient libérés du transfert, qu'ils n'étaient donc pas capables comme eux, de se détacher de leur maître et de prendre leur autonomie.

L'autonomie, ça c'est un grand mot l'autonomie. Etre autonome. Politiquement, ça n'existe plus les autonomes ; il y a eu une époque, il y avait des « autonomes ». L'autonomie. Comme si – je le faisais remarquer tout à l'heure – chacun de nous ne pouvait s'en référer qu'à lui-même, être son propre, son propre directeur. Il y a des traces dans l'histoire de cette tentative, je vous renvoie bien sûr à ... bon peu importe pas de digression. Alors qu'est-ce que Lacan là dessus disait ? C'était pas très drôle. Ce qu'il disait c'était ceci, c'était que dans la mesure où nous étions tous soumis au pouvoir du signifiant et plus nous procédons à la forclusion de l'instance représentative de l'autorité, par exemple du père, plus les signifiants prennent du pouvoir, de la force.

Aujourd'hui, par exemple, où nous récusons évidemment l'instance paternelle, les figures de l'autorité, c'est aux signifiants que nous sommes soumis. Vous me direz que ça ne vous paraît pas évident. Je vais vous en donner un exemple tout de suite et vous allez voir que je n'ai pas tort. Je vais vous en donner un de signifiant. Egalitarisme. Vous pouvez être contre ce signifiant-là ? Est-ce qu'il y en a un ici parmi nous qui est contre ce signifiant ? Parité. Est-ce qu'il y en a un parmi nous qui est contre ce signifiant ? Nous savons que de structure ce n'est pas réalisable, même dans l'imaginaire, que même dans l'imaginaire il y a une asymétrie entre l'image virtuelle du miroir et l'image réelle du sujet, il y a une asymétrie, c'est pas la même. Et néanmoins est-ce qu'il y a quelqu'un qui oserait aujourd'hui lever le doigt et dire « *non, égalitarisme, non, je suis désolé, ça se peut pas, c'est une utopie ; parité, non, je suis désolé, non* ». Est-ce qu'il y en a un qui oserait ? Mais celui qui ferait ça, il se fait jeter aussitôt, il se fait mettre dehors. Il ne trouvera de place dans aucune publication qui soit un peu honorable sauf dans des publications extrémistes et dans lesquelles il ne voudra pas forcément s'engager car il n'appartient pas forcément à quelque (inaudible) que ce soit, simplement une remarque de banal bon sens. Mais vous avez là – je vous donne cela mais je pourrais vous en donner je ne sais combien – l'exemple de signifiants qui exercent un pouvoir vis à vis duquel vous ne pouvez, vous ne pouvez plus rien. Et ce pouvoir est d'autant plus grand, je dis bien, comme dans la psychose lorsque l'instance de référence, l'instance de l'autorité, a été forclosé ; c'est comme dans la psychose, les signifiants, ils sont là, et ils sont irrécusables, et ils s'imposent comme tels. Bon. Eh bien, ce que Lacan estimait et je vous le donne sans aucunement vous dire que cela m'agré – ça n'a aucune importance que ça m'agré ou pas – c'est que la seule chose que nous

pouvions faire c'était d'être fidèle à ses signifiants. C'est-à-dire que ce à quoi puisqu'en dernier ressort c'est aux signifiants que nous étions soumis, eh bien, qu'il valait mieux choisir ceux qui nous permettaient peut-être le mieux de prendre la distance qui convient à l'endroit du signifiant, et donc les siens, et qu'il n'y avait pas d'autre recours. Et que donc s'il y avait à reconnaître, je dirais, à nous faire gouverner, nous, les psychanalystes, eh bien c'était de nous faire gouverner par les signifiants de Lacan dans la mesure où ils permettaient de prendre la meilleure distance, la meilleure position, à l'endroit de ce qu'est la gouvernance et notre maladie à l'endroit du pouvoir.

Pour conclure, vous voyez que ce que je raconte là dessus ne va pas du tout dans le sens de l'émancipation, pour conclure une dernière remarque. L'impossible. Il y a de l'impossible et c'est de là que ça nous commande, c'est de là que nous sommes régis, c'est la place où se trouve cette autorité, cette instance, dont je parlais tout à l'heure, dans le réel, et c'est bien pourquoi d'ailleurs les conduites de cette autorité nous paraissent bien souvent impossibles ou bien se réalisent comme étant tellement extravagantes et impossibles, hors-la-loi, car c'est une place qui est hors-la-loi. Et le grand problème que vous verrez dans le livre dont je vous parlais tout à l'heure sur les arts de gouverner, c'est de savoir de quelle façon le roi, l'empereur, qui occupe donc cette place, a ou non à respecter la loi puisque c'est la place qui est hors-la-loi. Alors, est-ce que lui-même a à la respecter ou pas ? et s'il la respecte, est-ce que c'est bon pour les citoyens, pour ceux qui y sont soumis, ou bien est-ce que ce n'est pas, je dirais, une application aveugle qui ne tient pas compte, je dirais, des réalités auxquelles il conviendrait de s'adapter ?

Il y a chez Lacan en tout cas une note qui montre que gouverner n'est pas impossible et qui concerne ce que sont ses derniers graffitis, ceux qu'il a réalisés sous la forme du nœud borroméen. C'est-à-dire que ce qui résiste à la symbolisation, le Réel, ce que nous ne pouvons pas maîtriser, eh bien, Lacan prend l'audace de lui donner une écriture qui va permettre d'en faire le calcul au même titre que les autres instances, au même titre que les autres instances c'est-à-dire du Symbolique et de l'Imaginaire ; il va écrire le nœud borroméen qui paraît encore une énigme pour un grand nombre de ses élèves mais qui fait du Réel, je dis bien, un type, donne au Réel, un type d'écriture qui permet, ce Réel, de le traiter au même titre que l'Imaginaire et que le Symbolique c'est-à-dire que le défaut de symbolisation qui lui est propre, à ce réel, se trouve ici résolu par le fait que chacune des instances, des trois instances, va devenir à la fois Réel, Symbolique et Imaginaire. Et je me permets de vous dire puisque nous nous intéressons à la question du « gouverner » que c'est un franchissement dont nous savons mal encore nous en servir mais un franchissement qui mérite que ceux qui sont pris dans cette affaire comme le sont les psychanalystes, qui mérite qu'ils y accordent le plus grand, la plus grande passion. Parce que s'il y a un mode possible de sortie de cette maladie qui nous agite à l'endroit des formes du pouvoir – vous savez ce que c'est, comment nous sommes, cette place, on attend que celui qui l'occupe, on attend qu'il défunte, et comme ça elle sera enfin libre, on pourra enfin, pacifiquement, sans avoir été aucunement méchant, on pourra enfin venir l'occuper. Ce type de connerie, c'est notre quotidien, ça fait partie de la psychopathologie de la vie quotidienne. Et je me permets d'en accuser le trait de la sorte, comme je le fais maintenant, pour vous témoigner combien la question que vous soulevez dans ces rencontres que vous organisez, Bob, René, ce sont des questions qui nous tiennent, qui nous tiennent aux tripes et qui comme vous le voyez, loin que nous puissions penser que la psychanalyse, bon, voilà, c'est un savoir constitué, il n'y a plus qu'à en exploiter le fond n'est-ce pas (inaudible) des centaines de milliers, des millions de pages et de livres, machin, combien tout ça reste, n'est-ce pas, éminemment en chantier et toujours en chantier. Et c'est un chantier sur lequel nous sommes les uns et les autres à des places diverses ; il y en a qui remuent des pierres, il y en a qui font rouler des brouettes, il y en a qui sont assis tranquillement en

regardant les autres travailler, il y en a qui font les contremaîtres, etc, etc... mais c'est un chantier et ça reste un chantier qui comme vous le voyez est essentiel. Donc bravo d'avoir mis ces questions à l'ordre du jour et grand merci pour votre attention.

DISCUSSION

René Odde : Encore merci pour cette intervention remarquable qui nous ouvre à quelques questions fondamentales. J'ai eu quelques difficultés à un moment à suivre votre exposé parce que vous avez parlé du pouvoir en psychanalyse en tant qu'il ne relève pas de la voix et vous dites cette phrase de la lettre, vous êtes passé très vite, je n'ai pas pu m'empêcher d'associer sur la tripartition lettre, signifiant, objet, voilà, c'est un point qui m'a paru difficile pour moi. Ensuite, lorsque vous parliez de la psychose, vous parliez de l'instance de l'autorité qui serait forclosée et des signifiants qui s'imposent et donc là ce n'est pas la voix mais ce serait aussi les voix. Est-ce que c'est la voix/voix ? ça c'est une voix/voix aussi qui me pose question dans cette articulation. Et puis, voilà, pour finir peut-être le nœud bo, le nœud borroméen, donc, que vous amenez vers la fin comme quelque-chose qui serait de l'ordre d'un franchissement pourrait, qui aurait peut-être à sa façon, ce problème de la lettre, du signifiant et de l'objet. Voilà ce sont un peu les questions que je me suis posées pendant que vous parliez.

Charles Melman : Merci René Odde pour votre question et je vais essayer de vous répondre de la façon suivante. Si ce qui fait pouvoir est de l'ordre de la voix, nous sommes renvoyés inéluctablement à ce qui se manifeste depuis cette place, ce réel, et nous sommes irréductiblement ramenés à la figure de cette instance qui parle, qui peut parler. Il ne faut pas oublier que la particularité de nos religions est d'être révélée, c'est-à-dire de prendre autorité que de la voix. Et je rappelle que l'une des formes, l'un des grands moyens, d'imposer son pouvoir c'est bien entendu la voix ; c'est infiniment plus efficace que la coercition physique, que ce que vous voudrez, que la voix, c'est quand même le grand agent de l'éducation et du pouvoir. En psychanalyse, qu'est-ce qui fait pouvoir ? qu'est-ce dont l'analyse montre comme exerçant un pouvoir décisif ? ce que l'analyse montre c'est que ce qui exerce un pouvoir décisif, c'est la lettre. Et lorsque Lacan nous renvoie (à) ses signifiants, c'est à leur organisation littérale, pas une paraphrase, une métaphore, une métonymie, eu égard à ses signifiants, à leur organisation littérale ; c'est aussi révoltant et absurde et bête que ça, aussi idiot que ça. Le pouvoir comme lié (...) à la lettre, en tant que c'est son jeu qui se montre dans l'analyse organiser mon propre parcours subjectif et mon destin et le travail analytique consistant donc en un déchiffrement de la lettre qui est à l'œuvre dans mon inconscient et qui régit mon parcours. Et c'est pourquoi Lacan va dire que le discours psychanalytique - il en fait là un des quatre discours - est un discours sans parole, c'est-à-dire qu'à la limite ce travail relève plus d'une lecture et il va dire que l'analyse n'est pas de l'ordre de l'écoute mais du déchiffrement et que donc cela relève plus d'une lecture que de ce qui serait de l'intervention, d'une intervention prenant appui sur la voix. Je peux vous en donner si ça vous amuse - ça paraît abstrait - mais je peux si vous le voulez vous en donner une illustration qui concerne, par exemple, cette observation remarquable, celle de l'Homme aux rats. Elle se termine, cette cure analytique, nous le savons grâce aux carnets qui ont été conservés de cette analyse par Freud - c'est un grand malheur que Freud ait déchiré, ait jeté à la poubelle les carnets, les notes, qu'il prenait de ses autres analyses, parce qu'on voit bien par la confrontation des notes qu'il prenait avec le compte-rendu qu'il en faisait tout le décalage qu'il y a entre l'observation directe et puis la théorisation qu'il pouvait en faire. Eh bien dans les notes, donc, prises dans le journal que Freud tenait, il se passe à la dernière séance ceci : c'est que l'homme aux rats - Freud

est intervenu sans cesse dans un sens très, très, oedipien, constamment, on va dire qu'il a injecté de l'oedipe constamment dans cette analyse, sans cesse il a expliqué au patient que c'était la haine de son père qui expliquait, qui justifiait ses symptômes, ce que le patient ne comprend pas très bien parce que comme tout bon obsessionnel, enfin comme c'est fréquent chez l'obsessionnel, il avait avec son père une relation de type plutôt fraternel, le père manifestement intervient comme un grand frère et le traite d'ailleurs, lui, comme un frère cadet, en lui racontant ses frasques sexuelles, je veux dire, d'une façon très, très, très, libre, et comme on peut se comporter, je dirais, entre frères et donc le patient est un peu réticent, je dirais, à accepter tout ce qui aurait été chez lui de cette haine vis à vis de son père mais peu importe. Et puis à la dernière séance, le patient, qui s'appelle Ernst Lanzer de son vrai nom, raconte un rêve et qui est celui d'une carte d'état-major et on sait que l'armée joue un grand rôle puisque c'est pendant qu'il était, faisait une période militaire comme réserviste que ses symptômes se sont mis à flamber, une carte d'état-major où il y a le nom d'un village ou d'une bourgade qui est inscrit sur la carte et c'est écrit trois lettres « W L K » et le L a la particularité d'être un L barré comme dans la langue polonaise. « W L K ». Et le patient raconte ce rêve à Freud en lui exposant l'énigme de qu'est-ce que peut bien, qu'est-ce que peuvent bien vouloir dire ces trois lettres « W L K » et Freud se met à, Freud se met à fonctionner, « W L K », alors semble estimer que « W L K » en polonais ça pourrait vouloir dire « vieille » ou « grande », ils ne savent pas trop « vieille » ou « grande ». Et on voit très bien au cours de la séance comment plus Freud essaie de donner un sens à ces trois lettres plus le patient se marre, ça l'amuse tous les efforts que fait Freud, il faut qu'il donne un sens à ces trois lettres. Et alors donc on voit la bonne humeur, on voit dans les notes de Freud, on voit la bonne humeur du patient qui s'accroît au fur et à mesure où Freud bute sur ces trois lettres. Qu'il faut, remarquez-le bien, ce sont trois consonnes, qu'il faut sonoriser, où il faut mettre pour les lire des voyelles, qu'il faut vocaliser, bien qu'en langue polonaise, le L barré, justement, quand il est barré, ça fait voyelle, c'est une consonne – c'est amusant - mais qui quand elle est barrée se lit comme une voyelle. Ah ! Et donc le patient, là, est absolument ravi, enchanté de tout ça, il rigole, il rigole, et puis la séance se termine là-dessus, et le patient s'en va, très bien, en pleine forme et c'est sa dernière séance, il ne reviendra plus. Qu'est-ce qui est en jeu, là, dans ce déchiffrement littéral, de consonnes non vocalisées, et sur lesquelles Freud manifestement il invente n'importe quoi, il veut donner du sens à ces lettres. Alors qu'est-ce que ça peut bien signifier ? Et il est très curieux que Freud, là, on va dire ça comme ça, il a un trou. Il a un trou. C'est drôle parce que ce que je vous raconte, vous ne le trouverez nulle part, ça n'a pas encore été, ça n'a pas encore été écrit. Il a un trou parce que du fait de sa familiarité avec la langue tchèque, Freud devrait savoir ce que veulent dire ces trois lettres et comment ça se lit, il devrait le savoir. En polonais - moi je ne l'ai su que parce que je racontais cette histoire, mais sans savoir la fin, je racontais à Rome, il y avait dans l'assistance une linguiste d'origine d'Europe centrale et qui est venue me dire de quoi il s'agissait - et donc Freud aurait dû le savoir, dans la langue tchèque c'est comme cela - en polonais ça se lit « wiulk » et ça veut dire dans toutes les langues slaves ces trois lettres quelque-chose de très précis, c'est le loup. Le loup. C'est d'ailleurs en allemand très proche : « Wolf », « W L F ». Et dans toutes les langues slaves vous avez pour le loup, vous avez cette lettre. C'est-à-dire vous voyez la grande gueule qui s'ouvre et devant laquelle vous ne pouvez rien et vous ne savez plus. Eh bien, ce patient, il quitte Freud sur ce qui a été l'échec de ses vocalisations à lui, Freud, de ses interprétations, de tout le sens qu'il voulait donner à ces lettres dont il a oublié, lui, à ce moment, là, Freud, et ça, il ne l'a jamais, jamais, réparé, il ne l'a jamais corrigé, ça ne lui est jamais revenu, n'est-ce pas, et devant le fait qu'il s'est trouvé devant un agencement littéral énigmatique, un agencement de consonnes qui se prêtaient donc à une vocalisation et qui faisaient que cet animal, le rat, qui était si actif, si présent, dans son symptôme, n'était – si j'ose ainsi m'exprimer et vous me pardonnerez cette image qui est un peu rapide – qu'un bouche-trou de cette gueule

ouverte, n'est-ce pas, de cet impossible, et que c'était là bien plus que dans l'oedipe par lequel Freud essayait de le guérir et que c'était là que se tenait une, sa vérité à lui, le patient, beaucoup moins dans (...) qu'intervient, cette trinité de lettres intervient très souvent dans les propos de l'homme aux rats mais c'était pas là le chiffre, je dirais, de son inconscient et de sa destinée, le chiffre, il était là. Et donc, vous voyez de quelle manière, n'est-ce pas, ceci a pu opérer à l'insu de l'un et de l'autre dans cette analyse. Le déchiffrement de la lettre, la mise en place de la lettre, bien plus que le pouvoir de la voix.

Question : Je voudrais vous demander par rapport à gouverner, qu'est-ce que des pathologies par rapport au pouvoir ? Si certains citoyens font une analyse, ils vont être donc dans une pathologie peut-être nouvelle par rapport au pouvoir, à ce dont vous parliez tout à l'heure, c'est-à-dire que ça sera différent par rapport à cette instance. Est-ce que pour autant ils deviendraient gouvernables puisqu'on sait que la pathologie du pouvoir c'est par exemple de se guérir en cherchant un maître, des sujets qui seraient plus articulés par rapport au signifiant, la lettre, pour autant seraient-ils plus gouvernables ?

Charles Melman : Ecoutez, vous êtes aimable de m'interroger sur des conséquences qu'il est difficile, n'est-ce pas, je dirais, de mesurer avec certitude. Mais, en tout cas, il est certain que nous sommes à la fois constamment gouvernés et nous sommes de très mauvais gouvernables. Non seulement, je dirais, nos gouvernants peuvent pêcher par leur(s) talent(s), par leur(s) qualité(s), mais nous nous-mêmes, je dirais, des gouvernables très déficients. Autrement dit, nous ne sommes pas très sérieux comme gouvernables. Alors non pas très sérieux parce que nous ne prenons pas la mesure, nous ne prenons pas la mesure correcte ni de la réalité ni des enjeux ni de ce qui est possible ni de ce qui ne se peut pas, etc, nous nous comportons volontiers, je dirais, avec des courtes vues, des exigences, qui ne sont pas forcément d'actualité, etc. donc, je dirais, si je peux m'exprimer ainsi, je dirais que les torts sont partagés. Alors il est pas impossible qu'un jour avec les mutations que la psychanalyse est susceptible d'introduire dans la culture il en soit différemment et qu'à cet égard nous ayons une relation tranquille et saine à l'endroit du pouvoir. Est-ce que ça a jamais existé ? Alors on donne souvent le modèle grec, en exemple. C'est pas vrai. Chez les Grecs eux-mêmes, berceau de la démocratie, ça n'a pas existé. Ceux d'entre vous que ça intéresse je les invite à lire Démosthène et ils verront comment ce type très intelligent et très courageux, etc, comment sans cesse il a affaire avec ce qu'il faudrait appeler les courtes vues, les exigences immédiates. Par exemple, Démosthène annonce la guerre prochaine, que le Péloponèse va prochainement attaquer Athènes et si les Athéniens ne consentent pas à verser des impôts pour constituer une flotte ça va leur coûter beaucoup plus cher et qu'il est beaucoup plus intéressant pour eux d'accepter de payer des impôts plutôt que de voir leur cité détruite ou bien d'être soumise, et on voit très bien comment l'assemblée, là, des citoyens s'en balance, je veux dire que ce qu'ils ne veulent pas c'est payer des impôts et des prédictions de Démosthène ils en ont rien à faire et c'est ce qui va leur arriver, ils vont (...), ils vont être soumis et ça va leur coûter effectivement beaucoup plus cher. Donc on voit ça, on voit ça tout du long et on ne voit pas de moment qui en quelque sorte aurait été heureux entre... Alors si, il y a des moments heureux. Mais les moments heureux, et ça ce que j'espère, je vais vous scandaliser comme il se doit parce que (...) ce sont des moments de dictature. Ecoutez, souvenons-nous quand même que la figure de Napoléon est une figure qui dans notre propre pays est une figure toujours éminemment populaire. Et c'est incontestablement un moment de réconciliation du peuple et du pouvoir, et Napoléon, et lorsque son petit neveu, là, Napoléon III s'est pointé, il a recueilli des suffrages de combien ? de 90% des voix, sur son nom. Donc ayons ça aussi à l'esprit. Et puis je ne veux pas prendre d'autres exemples plus récents et concernant... voyez je vais dans l'histoire peut être, pour être plus tranquille. Donc il faut aussi avoir ça à l'esprit, c'est-à-dire que dans notre pathologie de gouvernables, eh bien, nous avons ça, il y

a ça qui gicle, n'est-ce-pas, c'est-à-dire le goût du pouvoir autoritaire, la nostalgie du pouvoir autoritaire, le confort, être entièrement pris en charge, il y a rien à décider, on sait du matin au soir ce qu'il y a à accomplir, ce qu'il y a à faire, où sont ses devoirs, où est le bien, où est le mal, il n'y a pas de problèmes existentiels. Nous aimons être soulagés de l'existence. Alors s'il y a un pouvoir qui veut bien s'en occuper, bravo, merci.

Question : En fait puisque vous avez parlé d'autonomie et en fait avant de parler d'autonomie vous parliez effectivement de ces jeunes finalement qui sont à la fois libres et foutus, aux prises finalement avec l'angoisse et l'incertitude sur ce qu'ils peuvent désormais désirer, puisqu'ils peuvent tout désirer, vous disiez effectivement qu'il faut, il faut trouver sa propre gouvernance, les concernant. Quand vous parliez d'autonomie, en fait je pensais (...) que vous alliez faire référence à ce que dit Lacan dans le Séminaire X lorsqu'il reparle de Freud et de ses aspirations modernistes. Et Lacan va dire qu'en dernière instance l'autonomie va venir réduire, attaquer le signifiant, réduire le signifiant à l'état de trace. Or effectivement, et j'entends bien votre discours, vous dites effectivement que quelque-part il y a aussi de l'autre côté, enfin je ne sais pas comment, c'est le quelque-part et l'autre côté, où on peut aussi penser le signifiant dans une suprématie folle. En tout cas voilà vous parliez, vous parliez de ce signifiant « parité », en tout cas de cette dynamique là. Donc je voulais savoir, voilà, comment du coup comment concilier les deux, du moins comment les entendre, comment entendre ça ?

Charles Melman : Ecoutez, je vous remercie. Mais je ne suis pas certain qu'il y ait une conciliation possible, je ne suis pas certain d'une conciliation. Si je prends, par exemple, le signifiant « parité ». Bon. J'ai vu arriver, par exemple, un jeune patient et qui m'explique donc (...) et qui m'explique comment avec son amie ils passent chaque jour un certain nombre d'heures pour déterminer quelles sont les tâches qui reviennent à l'un ou à l'autre, qu'est-ce que l'un a à faire et qu'est-ce que l'autre a à faire et parce qu'il faut que ce soit également réparti, il faudrait pas qu'il y en ait un qui abuse de l'autre alors ce qui fait qu'une bonne partie de leurs loisirs est consacré à discuter, gentiment, très amicalement, c'est pas hostile, mais c'est pour chercher qu'est-ce que toi tu dois et qu'est-ce que moi je dois, n'est-ce pas. Eh bien de quoi ces jeunes sont-ils victimes ? Parce qu'ils le présentent aussi comme ça. Ils sont pleins de bonne volonté, ils cherchent une nouvelle voie. Laquelle ? On voit très bien ce qu'ils veulent éviter. Ce qu'ils veulent éviter c'est cet impératif plus ou moins traditionnel qui a l'habitude de répartir les tâches dans un ménage, dans un couple, de répartir les tâches d'une certaine façon ; répartition qui bien entendu est le plus souvent modifiée, corrigée, je veux dire que justement dans le souci de... De quoi ? Là on ne sait plus très bien parce que ça peut être aussi banalement dans le souci égoïste pour chacun de vivre sa bisexualité, ça peut être pas seulement par générosité ou par attention pour l'autre, bon mais peu importe. Donc c'est le refus de ce qui est cette..., nous qui sommes jeunes, eh bien, nous allons nous tracer notre propre répartition des tâches. Le problème c'est que cela relevant d'un contrat et non plus d'une loi, un contrat c'est discutable en permanence puisque dans cette affaire jamais un contrat ne serait satisfaisant. Alors si c'est une loi on peut au moins, cette loi, la violer. Mais un contrat ! Vous offensez immédiatement votre partenaire, vous le trompez, vous le gruger. S'il n'y a plus de loi à violer parce que la loi on passe notre temps à ça, nous passons beaucoup plus de temps à l'enfreindre qu'à la respecter, alors s'il n'y en a plus, comment on va se mettre d'accord ? Avant on se mettait d'accord sur l'infraction. On va faire infraction ensemble, bonne façon de faire accord. Mais dans le contrat ça atteint directement, ça atteint non plus le tiers, ça atteint l'autre. Donc ces jeunes, ils sont les victimes de quoi ? De ce signifiant « parité ». C'est de ça dont ils sont les victimes.

Question : Les jeunes. Et les textes de lois actuels, non.

Charles Melman : Oh si ! Oh, si !. Il y avait un code de la famille rédigé, dont le maître d'oeuvre était une dame qui s'appelait Yrène Théry et qui à cet égard, justement, tendait à vouloir répartir strictement quelles étaient les charges de l'un et de l'autre dans le ménage, quels étaient les devoirs de l'un et de l'autre dans le ménage. Alors je ne sais pas si ça va jusqu'à décider qui doit aller porter la poubelle au vide-ordure, et pourquoi pas, pourquoi pas. Mais vous voyez là en tout cas ce qui nous concerne directement c'est ça, c'est le pouvoir du signifiant. « parité » Et ça leur mange, ça leur mange, une partie, une partie de leur plaisir. J'ai même eu quelqu'un qui est venu me voir, un jeune, parce qu'il avait lu ça dans mon livre. Il est venu me voir en me disant avec ma copine c'est exactement, c'est exactement comme ça alors je suis venu vous voir parce qu'on fait comme ça tous les deux. Et ce garçon est un type adorable, adorable. Sorti d'une grande école et qui avait un brillant avenir dans l'industrie et il veut pas, il veut pas, il veut pas aller travailler en usine. Il veut pas. Et pourquoi il veut pas ? Parce que les usines c'est bruyant, sale et que les rapports entre les gens y sont conflictuels et désagréables. Vous avez lui dire qu'il a tort ? c'est pas vrai ce qu'il dit ? Qu'est-ce qu'il veut être ? A votre idée. Vous allez trouver. Vous allez trouver ce qu'il voudrait faire. Avec son diplôme d'excellence. Qu'est-ce qu'il voudrait être ? Vous allez trouver. Il voudrait être disc-jockey, DJ. Ben ouais, c'est bruyant mais harmonieux. Et là aussi quest-ce que vous voulez lui dire ? Vous allez lui dire quoi ? Il a raison. Evidemment, ça fait pas plaisir à maman, c'est fait un peu pour ça aussi.

- Il est quand même venu vous voir.

Charles Melman : Oui. Il est quand même venu, absolument. Il est quand même venu parce qu'il se rend compte comment sa façon de gagner sa vie c'est-à-dire en donnant des leçons de maths à des étudiants c'est quand même pas, alors il se débrouille comme ça, un minimum, comme ça, mais il se rend compte que c'est quand même pas, enfin je sais pas... bon ça le satisfait pas pleinement.

Question :

(...) Je me posais la question de l'analyste dans ce genre de cure.

Charles Melman : C'est pas difficile. Et c'est ça la surprise. C'est que ces jeunes, ils pigent très très bien. C'est ça aussi la surprise. Je veux dire que la mise en place est très très rapide, n'est-ce pas, et ça c'est plutôt, plutôt encourageant. Je pense que c'est un effet lié à la diffusion de la psychanalyse dans la culture, dans les films, dans la littérature, dans le cinéma, je ne sais pas, mais alors ils pigent très très vite et lui, par exemple, qui est intelligent par ailleurs mais alors il pige très très bien, ça va à tout allure.

Bob Salzmänn : Est-ce que c'est un symptôme ou est-ce qu'il fait partie de la nouvelle économie psychique ?

Charles Melman : Ah ! il en fait partie.

B.S : Il en fait partie.

Charles Melman : Ah oui !

B.S. : Parce que dans votre livre quand même ça montre la difficulté de la psychanalyse dans la nouvelle économie psychique. Donc vous le mettez dans cette catégorie.

Charles Melman : Oui. Oui. Ce qui est évidemment passionnant, c'est de savoir comment ça se conclura, ça c'est aussi passionnant pour lui que pour moi, je dois dire. Alors sur quoi débouchons-nous ?

Question : Je me demandais au fond si ce qui gouverne vraiment au fond de nous n'est pas en finalité la mort. Et toutes les révoltes me disais-je envers les autres pouvoirs pourraient être une expression contre le mensonge de celui qui prétend l'avoir et qui ne peut que décevoir pour la plus grande jouissance des autres qui lui on fait croire qu'il pouvait le prendre. Et je me dis, au fond, ce qui gouverne n'est-ce pas plutôt le mensonge que la réalité ?

Charles Melman : Vous reprenez une question qui est celle de Freud sur Eros et Thanatos et sur l'opposition entre Eros et Thanatos. Là-dessus Lacan a pris un parti et qui est de dire qu'il n'y a pas là deux figures comme dans le panthéon hindou mais qu'il n'y en qu'une et que Thanatos n'est que l'autre face de Eros et que Eros s'est effectivement ce qui par la reproduction sexuée nous conduit à la mort et que donc, je dirais, dans l'amour de la vie, eh bien, je dirais, nous ne sommes pas du même coup étrangers ou à l'abri de ce qu'est la mort bien au contraire. C'est sa façon de répondre à la question. Ceci étant il ne fait pas du tout de la vie un mensonge. Et là dessus aussi j'ai essayé de faire valoir hier soir que ce qui fait de notre réalité un semblant c'est néanmoins la seule réalité à laquelle nous puissions avoir accès. Autrement dit nous ne pouvons pas prétendre avoir accès à une réalité qui serait plus objectale, plus vrai, que ce semblant, que le vrai c'est ce semblant, que ce vrai c'est pas la vérité, il y a la vérité et il y a le vrai du semblant et que c'est donc ce semblant qui est le seul accès que nous ayons au vrai, que c'est ce semblant que nous avons non pas à nier, à refuser, mais à endosser, à accepter. C'est la réponse que je suis tenté de donner à votre question.

Marc Caumel : Une remarque, Monsieur Melman, sur la question de la place vide ou de la place de la lettre. Parce que ce qui est problématique dans la façon dont vous avancez la question c'est qu'en même temps vous pouvez dire que cette place est vide et qu'en même temps vous nous dites qu'aujourd'hui - et peut-être plus particulièrement aujourd'hui - c'est l'instance de la lettre qui vient occuper cette place. Et je me demandais si en fin de compte nous aurions affaire à une lettre qui avait un autre statut aujourd'hui et qui rendait compte des difficultés que nous avons. C'est-à-dire que dans la question, par exemple, du déchiffrement, la lettre n'a plus nécessairement le statut symbolique qu'elle avait auparavant, elle apparaît, si vous voulez, et même dans les manifestations culturelles auxquelles nous avons affaire dans un statut plus réel. Est-ce que ça irait dans le sens, si vous voulez, des difficultés aujourd'hui que nous avons quant à la question du pouvoir parce qu'en même temps, aujourd'hui, je me demande qui va, dans les années qui viennent, accepter de la moindre façon cette place puisque c'est une place hautement contestée maintenant.

Charles Melman : Votre excellente question rejoint un peu, un peu, comment dirais-je, trouver sa réponse dans ce que j'évoquais tout à l'heure à propos de l'Homme aux rats. Est-ce que dans l'inconscient il y a une suite littérale qui est scandée par le Un, le Un qui est le support ultime de l'autorité et qui fait donc, ce Un, signifiant et sens, ou bien est-ce qu'il y a une suite littérale dont la scansion est aléatoire et où donc ce n'est plus en quelque sorte le Un qui donne son sens au signifiant mais bien sa constitution littérale. Voilà. Voilà le problème. Ceci étant tout pouvoir ne se soutiendra jamais que du Un, il ne soutiendra pas de la lettre, il se soutiendra toujours du Un. Et je ne pense pas que nous puissions jamais, je dirais, éviter cette détermination si tant est qu'il y ait à l'éviter (...) il y a simplement à la reconnaître : le pouvoir ça se supporte du Un. C'est bien pourquoi par exemple « mono »

tout ce que vous voudrez, le « monothéisme », eh bien forcément est là un mode de reconnaissance du caractère Un de l'instance qui fait pouvoir.

Question : Sur la séparation des pouvoirs – référence : Montesquieu -

Et ça me conduit à ma petite question sur les mouvements psychanalytiques qui sont peut-être au mieux quand ils s'embêtent, s'empêchent et s'empêchent les uns les autres et c'est peut-être ce qui se passe actuellement, non, à propos de l'amendement Accoyer. Enfin, bon, je lance ça et on verra ce que ça donne.

Charles Melman : La séparation des pouvoirs est évidemment une façon de vouloir soumettre le pouvoir à la loi. La séparation de l'exécutif et du législatif, c'est évidemment donc ce type de progrès qui a consisté à vouloir brider le pouvoir non plus par la référence à cette autorité purement spirituelle qu'était l'Eglise, qu'était le pape, de vouloir donc le brider, ce soleil du pouvoir, vouloir lui faire de l'ombre avec, je dirais, le fait qu'il était soumis irréductiblement à une loi et qui donc le contraignait. Et si cette loi était celle du peuple, donc le fait d'une assemblée parlementaire, cette utopie d'une réconciliation et d'une harmonie réalisées, d'une réconciliation, des gouvernants et des gouvernés, puisqu'ils seraient en quelque sorte gouvernés que par leur propre volonté et que celui qui serait délégué là n'y serait en place que pour accomplir leur propre volonté. Cette réconciliation, est-ce que nous l'avons jamais vue, en dehors, je dis bien, c'est là la cruauté des paradoxes, des formes dictatoriales dont je parlais tout à l'heure ? Il y a donc pour être très bête des obstacles de structure à ce que nos vœux en cette matière se réalisent. Nous ne pouvons pas faire que nous trouvions dans le grand Autre – pour prendre le vocabulaire de Lacan – l'expression de ce qui serait l'accomplissement de nos propres désirs c'est-à-dire que le grand Autre finalement ne voudrait que ce que nous voudrions nous-mêmes et n'accomplirait que ce que nous exigerions nous-mêmes. S'il est vrai que c'est de ce lieu, le grand Autre, que nous viennent les expressions du pouvoir, de l'autorité, eh bien alors le grand Autre ne peut manquer de garder ce caractère irréductible d'être a/Autre et, dans la mesure où c'est de lui que nous recevons nos propres messages, de faire/du fait que nous soyons soumis à ces messages qui nous viennent du grand Autre. Il y a donc là une impossibilité que ce que je me permettrais d'appeler l'utopie démocratique n'est jamais parvenue à vaincre, à dépasser. En revanche, je le dis bien, l'idée d'un ennemi commun est susceptible de parfaitement réconcilier gouvernants et gouvernés, d'assurer leur solidarité et comme nous le savons cette mise en place d'un ennemi commun a clairement été, je dirais, conceptualisée par ceux qui ont réfléchi sur les modalités d'exercice du pouvoir. Autrement dit que c'est une très bonne façon de gouverner que de se trouver un ennemi commun aux gouvernants et aux gouvernés. Très bonne façon. Donc voilà. Maintenant vous voudriez que je vous dise quelque-chose sur l'amendement Accoyer. Je dirais que mise à part la profonde incompréhension de nos amis psychanalystes de ce que c'est que la vie politique, à part ça je n'y ai pas vu grand chose. Si ce n'est le paradoxe de voir que c'est un gouvernement dit libéral qui était prêt à protéger la psychanalyse. Je dois dire que personnellement - puisque vous m'interrogez là-dessus, je vous réponds - ça a été un choc de voir qu'au cours de la législature précédente a été amené un texte que vous ignorez quasiment tous parce qu'aucune publicité ne lui a été faite et qui s'appelait l'amendement Marchand, du nom d'un député vert du Maine et Loire, l'amendement Marchand qui a été déposé en l'an 2000, et qui tout simplement faisait de la psychanalyse qu'une dépendance de la psychothérapie et qui faisait que les psychanalystes auraient eu à être formés et diplômés par les instituts de psychothérapie. Cet amendement Marchand qui a été défendu par le secrétaire d'état à la santé qui était Monsieur Kouchner et par la ministre qui était à l'époque Elisabeth Guigou, cet amendement Marchand est tombé, n'a pas été voté, à cause du changement de législature. Des associations psychanalytiques dont en particulier la mienne se sont alarmées et sur ce qui aurait été la fin de la psychanalyse en France. Nous

n'avons rencontré pas le moindre écho dans la presse, ni du fait de qui que ce soit. Nous étions les seuls dans le désert à dire ça va être fini, comme c'est fini en Allemagne et en Italie, grâce, je dirais, aux mêmes lois, commec'est fini. Alors il se trouve que dans l'affaire actuelle, nous avons vu d'abord une mésinformation des autorités gouvernementales - et ça c'est une grande question de démocratie, de savoir pourquoi les autorités gouvernementales sont aussi mal informées de la réalité, pourquoi les canaux qui les informent sont aussi partiels et donc orientés pour leurs intérêts propres – qu'ensuite il était possible de les rendre accessibles à ce qui était la réalité de la situation, qu'elles pouvaient en tenir compte et donc mettre la psychanalyse hors champ de la psychothérapie et déclarer donc que les psychanalystes avaient à s'auto-réguler dans leurs associations, que les associations étaient représentatives de la qualification et de la formation des psychanalystes, ce que le texte de loi établi, et ensuite constater que ceci étant gagné allait se poursuivre une agitation dans le milieu psychanalytique dénonçant on ne sait plus quoi et donc ce qui semblait être le fait que là aussi ce qui comptait n'était pas le réel mais les signifiants : « liberticide ». « liberticide », on ne voit pas très bien en quoi le fait reconnaître aux associations psychanalytiques la faculté de qualifier et de former des analystes était liberticide. Non. « liberticide ». Il ne faut surtout pas que dans un texte de loi figure le mot « psychanalyse ». Oui. Peut-être. Mais les exigences aujourd'hui de la réglementation sont telles et il existe une telle pression sociale sur tous les gouvernements de la part de ce que sont les associations de consommateurs - dont on n'imagine pas la force - pour faire qu'il est inévitable qu'un gouvernement quel qu'il soit ait à garantir l'exercice de ce genre de profession. C'est inévitable. Il n'est plus au pouvoir d'un gouvernement de dire non, ça on le laisse hors champ de la régulation. Donc ceci étant obtenu dans ce qui semble les meilleures conditions de la part d'un gouvernement dont on ne pouvait pas soupçonner, je veux dire, qu'il serait parfaitement disposé à protéger la psychanalyse, je dis bien, il reste cet espèce d'écume absolument, absolument incroyable, je dirais, de la part d'un certain nombre de gens qui continuent à vouloir faire monter une mousse dont le réel est absent, il y a plus que les mots, n'est-ce pas. Je vais vous donner un exemple à propos du pouvoir du signifiant. Il a été voté le (...) que le ministère de la santé pour pouvoir répondre à des questions qui lui serait posées sur le fait de savoir si un tel ou un tel avait bien une qualification de psychanalyste, que le ministère de la santé puisse se référer aux listes établies par les associations c'est-à-dire à leurs annuaires, annuaires qui existent et qui sont publics, c'est pas des annuaires secrets, personne parmi les psychanalystes ne cache le nom et l'adresse de ses membres. Mais ce qui a été mis en circulation c'est le nom de liste. Qu'est-ce qui vous revient de la part du milieu psychanalytique ? Le mot « liste », le signifiant « liste ». « C'est pareil à la liste établie des juifs pour les envoyer à la déportation. » Voilà ce qui vous revient. Alors vous vous dites dans quel monde sommes-nous, dans quoi fonctionnons-nous, dans quelle psychose sommes-nous, pour que le mot « liste » étant évoqué vous obteniez en retour « c'est comme la liste... » . Vous voyez. Et c'est donc, je dirais, avec ça aujourd'hui que nous avons à vivre et à essayer de faire que les réglementations qui sont, je dis bien, imparables, épargnent la psychanalyse car ce que nous avons obtenu c'est qu'elle soit épargnée et que les associations soient chargées de la responsabilité de leurs membres, c'est formidable. Mais comme vraisemblablement, lundi, va sauter le ministre de la santé, on verra bien, on verra bien qu'elle sera la suite et si le projet de loi sur la santé établi va néanmoins être repris tel quel par son successeur. Et puis, et puis voilà.